

## A collection of starters

« Les gens deviennent fous quand ils ne trouvent pas d'où vient l'eau qui jaillit, qui n'est pas contenue. (...) L'eau peut obséder les gens parce qu'il n'y a pas de bouton off. »

— *Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, p. 34, Chloé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

L'un de mes cauchemars récurrents, presque favoris, est celui d'un tsunami. Je le vois lentement arriver, je sais que je ne peux pas y échapper, alors je le contemple. Je ne crie pas, c'est souvent le silence. Je ne sais jamais si je survis, si je me noie, si je disparaîs, ou si, peut-être, je l'arrête. Il n'y a ni début ni fin, c'est un flot continu qui arrive. Il n'a pas de sens précis, ni parfois de courant. C'est immense, ça irrigue tout ce qu'il y a autour. Et en même temps, c'est si petit : une goutte perdue. Puis, se condense et retombe à nouveau ; alors la rivière déborde. Parfois, le soleil tape si fort, des jours et des nuits durant, qu'il ne reste presque plus qu'une zone aride, rougie et égarée.

Tout se remplit à nouveau. Ça fait du bruit, ça emporte des odeurs, des goûts et des meubles, des arbres et les maisons. Informelle, ses reliefs servent à la contempler, les récipients la transportent. Elle les emporte. Les limites creusées, les aquariums et les tasses n'existent que pour elle. Pas seulement un bord limité, mais un ensemble *traversé* et *traversant*.

Parfois, cette pensée tranquille se retire, et on pourrait croire qu'il ne se passe rien : disparue, évaporée. Mais c'est souvent juste avant qu'elle ne revienne en force. Comme un tsunami entre les silences, le tsunami se retient pour mieux venir. On sait qu'elle part avec certitude, mais on guette quand même, au cas où elle ne reviendrait pas. On aimerait qu'elle surgisse avec violence, bouscule, renverse les repères, inonde ce qu'on croyait stable. Et puis, elle réapparaît progressivement, se retire tout aussi lentement, sans même qu'on le remarque, nous laissant les débris, les traces, les trésors et les questions nouvelles.

C'est incessant, voire troublant. Je passe beaucoup de temps à la contempler, à contempler ses reflets qui m'éblouissent en éclats. Contempler l'idée de m'y jeter, jusqu'à ce qu'il fasse trop froid, trop sombre, que ce ne soit plus le moment, et qu'elle s'évanouisse. Je cours après, alors je collecte ses traces. Peut-être que ces textes sont une collection d'envies qui ont fondu au soleil. Un recueil désespéré, inefficace voire pitoyable, de ces pensées déjà dissoutes, que je n'envie peut-être même plus du tout. Peut-être que c'est le moyen de les évacuer en les déversant par un flot sans fond ni forme. J'aimerais que ce soit cela, mais l'écriture donne déjà une forme qui n'est pas satisfaisante, qui est trop arrêtée et trop malléable. Pour le fond, je ne pourrais que mal le juger ; j'ai toujours eu du mal à estimer les distances, et j'aimerais que cela reste ainsi.

Le seul moyen de se détacher des envies évanouies, pour lesquelles on n'a pas pris le temps de s'y plonger, c'est peut-être de les laisser de côté, sous cette forme lâche de l'écriture. Creuser une faille, même un tout petit trou, puis le remplir, mettre un couvercle dessus, et recommencer. Pratique et transportable sur une feuille blanche A4, glissée dans

son bocal numérique. Accumuler les bocaux comme si on attendait la fin. Collectionner pour se rassurer. Ces bocaux sont la preuve que j'existe. Cette collection est une collection de "starters" pour plus tard. Confiée à la sérendipité, aux aléas pathogènes qui s'y intéressent. Pour la fertiliser, l'absorber, la tuer ou ne rien faire du tout.

Peut-être qu'il est temps de laisser fermenter.

"On regrette toujours d'avoir jeté à un certain moment de la vie. Mais si on ne jette pas, si on ne se sépare pas, si on veut garder le temps, on peut passer sa vie à ranger, à archiver la vie. C'est souvent ce que les femmes gardent, les factures d'électricité et de gaz, pendant 20 ans, sans autre raison que celle d'archiver le temps, d'archiver leur mérite, le temps passé par elles et dont il ne reste rien."

— *Marguerite Duras, La Vie matérielle*, Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour, Gallimard, 1987.

## How To Become Liquid ?

Did you know that Luxembourg used to be a sea? Its waves would come from south west to north east, and go back the same way. Leaving what is now behind. I was once liquid like luxembourg. The “ lucky cocktail” of my parent’s fluids. I have changed now. Piling up layers of microorganisms in fluid, in veins, under layers, after layers, of skin. Continuously peeling off, and layering again. Growing hair: blond hair, redish hair, white hair, losing hair. I eventually became stiffer. Not as hard as a rock but my bones are probably dense like some piece of clay. Could I become a rock? I think I am too soft. Water helps form rocks, piling up layers of sediments brought from its fluctuations . Eventually they will turn into minerals. With time only passing through. Liquid comes and liquid goes.

They dissolve, they filter, they carry, isolate and swallow.  
They solidifie, they crystallize, sometimes disappearing, suddenly taking over, linking bodies.  
I want to become more liquid

Only then after i am liquid, it means i could maybe become hard. Or vaporous. And liquid again, if I want. Apparently it’s difficult for me to let things go. Kind of like a sticky chewing gum. It’s not hard, neither fluid, very colorful, quite appealing if you like sugar or cold. Always attached somewhere or under a heavy chewing process. Ruminating and then griping on ideas, goals or fears. I will not decompose, I am a perfect piece of gum, I will dry, I will hold but i will never leave this state. Stuck in between.

“La forme n’est qu’un instantané pris dans une transition.” — Henri Bergson,,  
L’Évolution créatrice (1907)

## Esthesia

I want to become more liquid so I can throw myself onto a pole dance bar and undulate under the sun. Flow “like a river.” Resist high temperatures and cool down like iron, and infuse all my science like a cup of herbal tea.

I am searching for that state: the *liquid state*. Where you just feel drained and good. Maybe very slippery, a bit sticky, of course, but also transformed.

“Les gens fuyaient pour relâcher une pression physique, rien de plus, et parfois, il fallait apprendre à laisser couler.”

*Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, p. 34, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

If I only look at what remains after liquids come and go — the sediments, the minerals, the void, the fertile soil — I can learn how they moved, and in which direction.

And maybe, I can try to follow, infiltrate this form, make a cocktail of all its ingredients, and let it pass through my body. Become a cocktail, too.

A “*Cocktailesthesia*.”

-Esthesia: A suffix element derived from the Greek meaning “sensation, perception,” always productive and used to form feminine nouns denoting particular sensations or perceptions.

## Before & After Liquids?

Where do they come from? Where do they go? What do they leave? What do they keep?

Is there a before and an after? It's my "chicken or the egg question" to you. I have an answer but I don't know if you will like it: It's a cycle! An ongoing dance, a repetition of movement through time. It's hard to grasp fully, to see it without edges and limits. Probably this is difficult because we are part of that cycle too. If we step away from the whole picture to overlook it, we break the cycle. Yet we no longer follow that cycle — I don't know since when. — Since medieval times? Before that? — We don't really look at the picture anymore, so we no longer see that we are part of it. Perhaps we've forgotten. Or perhaps we simply don't want that cycle to exist.

"There is no point in fighting Nature." — *Still the Water*, Naomi Kawase, 2014

This sentence introduces what is said later in Naomi Kawase's film *Testu*. In that moment, Kyoko's father speaks to Keito, her friend who is afraid of the sea because "it's sticky." He explains that if you catch the tail end of a wave — the part born far offshore — you can feel at one with the ocean as you glide along with it. Control keeps me trapped in a safe grey zone, with no possibility of moving forward — neither falling nor floating. I feel how sticky it is, and I don't like it, just like Keito. Falling — and learning how to fall. Learning that I can "recover," even if there's no return to the previous state. Or maybe there is? Perhaps this writing is a search for hope, a trust that every stage is a space for learning. Learning to let go of the fear that drives me. To step out of the grey zone and act. Move with the confidence that I can learn from the experience, and from what it leaves behind. And in this cycle of learning and letting go, I realize that beginnings and endings aren't always clear.

First, we don't decide whether it has a beginning or an end. Like earthworms, it goes both ways: eating & digesting, again and again and again.

"les lombrics (...) se régarent de vos cheveux, ils se régarent de vos ongles. Si cela peut répugner de prime abord, c'est qu'on a bien incorporé l'héritage métaphysique qui nous érige en sommet de la pyramide alimentaire, mangeur non mangeable."  
Baptiste Morizot, philosophe

Second, you probably understand that I choose not to draw distinctions within the edible realm: who can eat what, what can eat who, and where. Here, we are ingredients — subjects of transformations, just like all the others in this cocktail: macro, micro, and all that flutters in between organisms.

"Le monde entier est contenu dans un verre à cocktail."  
*SUNSET COCKTAIL*, Guillaume Aubry, 2021.

## 2830 m

Avant-hier, je suis allée au musée de la mine de fer. C'était génial.

On commence la visite en prenant un petit train, comme à Disneyland. Mais ici, on s'enroule dans les vrombissements de la Terre. La lumière s'estompe peu à peu. On descend, jusqu'à atteindre 70 mètres sous terre. Le noyau de la Terre se trouve à environ 2 900 kilomètres de profondeur. Soixante-dix mètres, c'est une profondeur insignifiante à l'échelle de la Terre.

Notre guide, Luc, nous parle pendant deux heures, dans ce labyrinthe de galeries humides et froides — 12°C constants. Il retrace le fonctionnement de la mine de Dudelange, ses évolutions sociales et technologiques, depuis son exploitation sous concession de l'État à partir de 1882, jusqu'à l'arrêt progressif de l'extraction du fer dans le bassin minier de Paris, autour de 1973. Il insiste sur les conditions de travail terribles, le niveau de vie extrêmement bas des mineurs. Il montre aussi comment les progrès techniques ont peu à peu soulagé les ouvriers... tout en réduisant leur nombre. Sept francs par jour : c'était le salaire moyen d'un mineur dans les années 1920. Un kilo de pain coûtait environ 0,40 franc.

Ce que la visite ne dit pas, en revanche, c'est ce qu'ont accumulé les concessionnaires, les États, les compagnies privées. Combien ils ont gagné en extrayant le fer — et en extrayant la force des corps abîmés des mineurs. Je dis « ils » parce que les femmes étaient interdites de tout travail dans les mines au Luxembourg dès 1876. Avant cela, les mines étaient gérées de façon familiale. Sur les photos d'avant l'industrialisation, on voit encore des femmes. Puis, plus rien, elles disparaissent des images, comme du récit officiel.

La visite continue. Une anecdote me marque : les mineurs utilisaient aussi des animaux pour détecter les coups de grisou. Jusqu'aux années 1950, ils utilisaient des troncs de sapin pour soutenir les tonnes de roche au-dessus d'eux et progresser sous terre. Ce bois était bon marché, facile à trouver. Mais surtout, il prévenait : il grinçait avant de céder. Le sapin prévient. Après la visite, j'ai envie d'en creuser un peu plus. Savoir ce qui suit l'extraction de la Minett.

**Minett** : nom donné au minerai de fer à faible teneur (30 % de Fe) ; nom de la région sud du Luxembourg où on peut le trouver.

Mine + -ette s'utilise principalement pour former des noms féminins qui expriment la petitesse, la diminutivité, ou un caractère affectueux. Le Musée national des mines est très bien documenté. Il y a même un morceau de fer, à 92 %, tombé du ciel — une météorite. À côté, les objets des mineurs, mis au même niveau. Témoins de l'immigration italienne, portugaise. Témoins d'une époque : des gants de boxe, des jeux de cartes, des paniers pour faire de la ricotta.

À l'entrée, une publicité en noir et blanc datant de 1920 vante les mérites de l'ARBED, compagnie privée qui gérait la mine. Elle fait l'éloge de l'abondance de fer, de sa force, chez ARBED (à présent fusionné avec Arcelor Mittal). Les scories Thomas qu'elle produit y sont particulièrement mises en avant : un granulé phosphaté, sous-produit de la fusion du fer, vendu comme engrais. Dans les années 1930, on ne parle plus de sous-produit pour le désigner mais de co-produit, pour le valoriser. Et pour dissocier ce qui peut être réutilisé

(comme les scories phosphatées) de ce qui ne servirait à rien (les autres scories) et nous encombre.

Alors, je m'arrête sur ce mot : sous-produit.

Et surtout sur ce préfixe :

Sous- : Indique qu'une chose (ou une personne) est située plus bas, en position inférieure par rapport à une autre.

Et je pense aux sous-sols, aux sous-bois — qui n'ont d'inférieur que leur préfixe. Ce qu'ils abritent est aussi riche, aussi vivant, que le Luxembourg.

## Co-So(i)l

« In one teaspoon of soil there are billions of organisms » Life in soil, Beth Askham.

Ce matin, je pense à ce qui se trouve sous nos pieds, à ce regard que l'on plonge pour découvrir les fruits des bois, un tapis de fleurs, ou bien l'eau huileuse d'un océan où reposent coquillages et sable. Regarder vers le sol est inhabituel quand on marche, pressé.e d'aller au travail, le regard fixé droit devant, balayant large pour éviter obstacles, trous, bosses, et croiser les passants, ou bien pour voir ce qui se passe plus loin, au feu rouge. Et puis il y a le téléphone, qui nous fait souvent rater tout un tas de surprises.

Le sol : surface miraculeuse qui nous accroche à la terre, mais aussi celle où l'on laisse et qu'on évite, il ne faudrait pas tomber et se retrouver nez au sol : crottes de chien, sans-abri, billets, papiers, articles de journaux, clés, bonbons, objets cassés, herbes persistantes qui poussent entre deux pierres. C'est une surface poreuse au fourmillement du passé, du présent et du futur.

Sera-t-elle nettoyée ? Ramassée ? C'est un espace qui promet toujours une surprise — pourquoi pas un trésor si on y regarde de plus près... Alors, les yeux collés au sol, je cherche la surprise, l'effet « whaou ! ». Et j'espère pouvoir la mettre dans ma poche, pour la ressortir en cas de doute, la faire revivre, et revivre avec elle cet état.

Surprise: fait d'être surpris, pris au dépourvu ; état de trouble, émotion qui en découle.

Sur un sol lisse, chaque détail se révèle au moindre frôlement. Sur un sol rugueux, il faut apprendre à distinguer. Dans l'eau, le sol est à la fois transparent et flou, sans trop en dévoiler, invitant le regard à plonger. C'est là que la plongée sous-marine devient une expérience intéressante...

Les traditions judéo-chrétiennes, islamiques ou gréco-romaines ont vénéré le ciel, et ont aussi craint ce qui se cache sous nos pieds, dans les profondeurs. Sous les pavés, les entrailles, le magma en fusion.

Mais que se passerait-il si l'on considérait que toute l'énergie vitale n'a ni ciel ni terre ? Elle est le ciel et la terre. Elle n'a pas vraiment de sens au final. L'essentiel se répand par capillarité, par jaillissement, puis tombe goutte après goutte sans que l'on puisse le contrôler, et le sol est juste une interface par lequel elle respire.

## Spaghetti-Morphisme Post Mortem

En marchant dans un cimetière -celui de Pétange- je me demande pourquoi je ressens toujours le besoin d'y entrer. Ce n'est pas pour lire les noms ou les âges — trop risqué émotionnellement. Ce que j'observe, ce sont les styles de tombes, les messages, les types de pierres, les fleurs, vraies ou en plastique. J'ai une fascination pour les vieilles tombes, celles presque effacées par la mousse, avalées lentement par la terre.

Je n'aime pas les grands blocs en marbre, trop froids, durs, inaccessibles. Aucun organisme ne peut y entrer, aucun ne peut en sortir. C'est probablement l'idée. Pourtant, la décomposition commence avec les micro-organismes déjà présents dans nos organes. C'est nous qui amorçons notre propre disparition, avant même que la terre n'intervienne. Échec partiel que de se mettre dans une boîte pour se "préserver". Quel gâchis, ce double cercueil — bois puis marbre. Je préfère encore me faire manger par des insectes. Qu'on prenne mes organes s'ils peuvent servir, et le reste aux petites bêtes souterraines, qu'il ne reste rien ! It's on me.

À moins de choisir l'option égyptienne : une conservation sans CO<sub>2</sub>, mais qui demande un·e embaumeur·euse qualifié·e, une cave fraîche, profonde, à l'abri des pillards. Comme un grand vin, alors que je ne serais plus bonne à boire. Je redeviens un fardeau logistique, une fois morte. Quelle absurdité.

Et même là, il est sans doute interdit de s'enterrer sans boîte. Je me souviens d'une designer néerlandaise qui avait créé des habits funéraires inséminés de graines, pour faire pousser des plantes à partir de notre corps. Un "outfit de compost prêt à l'emploi". Mais le projet est resté bloqué, faute de cadre légal. Pourquoi cette obsession de la boîte ? Pour éviter la contamination ? Mais aucune boîte n'arrête ni les maladies, ni les rats. Et son absence ne les attire pas plus qu'une ville densément peuplée et infestée. Elle empêche surtout notre retour à la chaîne alimentaire.

Et pourtant, ce retour pourrait être une façon de repenser notre rapport à la mort : ne plus l'envisager comme une fin, mais comme un début. Celui d'un repas pour d'autres. Un apport au sol. Une boucle. Car nous ne sommes pas au-dessus, malgré ce que la poudre à canon a pu faire croire. Nous ne dominons pas la chaîne alimentaire — nous en faisons partie, à différents maillons.

Se penser comme un ingrédient. Pas pour se manger entre nous, mais pour admettre que nous avons une valeur nutritive, une utilité post-vie. Et que cette fonction, humble, peut nourrir d'autres formes de vie.

La Terre n'a pas besoin de nous. Mais peut-être que se replacer comme un sujet parmi les autres permettrait de faire tourner la cuisine globale plus sainement ? Une bonne entrée en matière pour une dystopie.

D'ailleurs, ça me fait penser à *Rick et Morty*, épisode 4 de la saison 7 (2023), intitulé "*That's Amorte*", écrit par Heather Anne Campbell et réalisé par Lucas Gray.

Sur une planète extra-terrestre, les organes des personnes suicidées se transforment naturellement en un plat de pâtes délicieux. Rick est au courant mais s'en moque, tandis que Morty adore ces pâtes... jusqu'au moment où il réalise qu'ils mangent en fait des restes humains. Ces extra-terrestres, à part ce phénomène de « spaghettimorphisme » post-mortem, sont similaires aux humains du dessin animé. Morty culpabilise. Il alerte la planète d'où proviennent ces personnes suicidées — et celle-ci, flairant l'aubaine, industrialise le processus : les morts deviennent des conserves de spaghetti, exportées dans toute la galaxie.

Elle pousse alors son peuple au suicide. On entre dans un système d'élevage intensif de suicidés. Dérive capitaliste encore et toujours. Mais peut-on encore parler de dérive ? Ce n'est pas une sortie de route : c'est l'autoroute elle-même.

Si on adopte vraiment l'idée du corps-ingrédient, le capitaliste frappera sûrement.

Par exemple : des usines de décomposition accélérée. Des corps broyés, fermentés, concentrés en azote et phosphates pour nourrir des sols aussi morts qu'eux.

## Wild foraging

Giele Botter : “*a landscape shaped by former open-pit mining*” — Tania Soubry

Ce lieu est le point de départ des recherches de Tania Soubry, co-artiste-résidente de la Squatfabrik en juillet 2025. Situé dans la réserve naturelle Pränzebiereg, le site fait partie de la Minett UNESCO Biosphere depuis octobre 2020.

Cet après-midi, j’ai marché depuis le cimetière de Pétange jusqu’au Giele Botter\*, les yeux rivés au sol, captivée par les fraises des bois et l’aspérule odorante. Jamais je n’en avais vu autant. Même fanée, l’aspérule dégage un parfum sucré, entre vanille, coco et cannelle. La première fraise est apparue comme un mirage, sous un rayon de soleil, posée sur un rocher moussu, juste sous une touffe d’aspérule. Rouge flamboyante, je n’ai pas osé la cueillir tout de suite, voulant d’abord vérifier qu’il y avait une colonie. En m’enfonçant dans la réserve naturelle protégée par l’UNESCO, les taches rouges se sont multipliées. J’en ai ramassé quelques-unes, juste assez pour goûter après les avoir rincées, puis j’ai rangé ma boîte, m’interdisant d’en prendre plus.

Un léger regret m’a vite envahie : tant de fraises, et si elles disparaissaient la semaine prochaine ? Ou si la terre venait à manquer ? La boîte dans mon sac pesait sur ma conscience. Peut-être pourrais-je les préserver par fermentation pour mes recherches, un cocktail mêlant fraises fermentées, eau distillée — pourquoi pas celle de l’Alzette — infusée aux orties, ou quelques gouttes d’huile d’aspérule.

Attirée par un éclat rouge vif, j’ai ramassé encore un peu, en veillant à ne pas dépasser 10 % par endroit. L’odeur acidulée, presque barbe à papa, emplissait mes narines, mes doigts tâchés de jus rose.

“Un rapport érotique au monde est précisément ce que pratiquent les magnétiseurs, sourciers ou cueilleurs de champignons lorsqu’ils usent de leur flair, une vie érotique et ainsi une vie qui s’oriente avec le flair.”

*Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne*, p.34, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024

**Flair** : aptitude d’un animal à discerner et reconnaître quelque chose (notamment une piste) par l’odeur.

C’est aussi le temps qui s’étire, l’attention qui se dirige sous moi. L’opportunité d’écouter les changements d’état dans cette répétition — regarder le sol, se baisser, marcher doucement, tendre la main, cueillir délicatement, ramener à soi — je trouve un cycle rassurant qui m’apaise, qui me pousse à sentir. Je me laisse un peu couler, et jamais je ne suis la même après une sortie. La forêt transforme.

J’aime cette sensation de cueillir sans savoir ce que je vais trouver, cette gratuité délestée d’attentes. Aller et venir avec *sérendipité*.

**Sérendipité** : capacité à faire par hasard une découverte inattendue et à en saisir l’utilité (scientifique, pratique) — anglicisme.

Mais est-ce vraiment sans conséquences ? Que veut dire prélever un fragment du monde, le faire passer par moi, puis le partager ailleurs ? Est-ce que ce déplacement a du sens dans ma pratique ? Que produit ce geste de transmutation ? Et qu'est-ce que je rends en échange ?

Je passe à côté des endroits asséchés, des plastiques oubliés, et autres débris de l'anthropocène. J'ai du mal à accepter cette ambiguïté.

“To understand the mechanisms that produce the Anthropocene, we need to attend to what's going on in those patches.”

*Feral Atlas: What is Anthropocene?* Anna Tsing, 2020

<https://feralatlantia.org/?cd=true&bdtext=what-is-the-anthropocene>

Anna Tsing est professeure d'anthropologie aux États-Unis, travaillant de manière interdisciplinaire, entre sciences humaines, sociales et naturelles. Elle qualifie de « feral » les environnements façonnés par l'humain, mais qui ont évolué jusqu'à échapper à son contrôle — comme l'introduction d'espèces sans prédateurs naturels ou les monocultures favorisant parasites et prédateurs spécifiques.

Avec *Feral Atlas* (base de données open source), elle encourage une pratique transdisciplinaire ancrée dans des perspectives situées, pour mieux percevoir et répondre collectivement aux enjeux de l'Anthropocène. J'apprends à observer le “feral”.

“Feral Atlas argues that spending the time necessary to look, listen, and learn in particular situations can not only expand our understandings of the Anthropocene, it can equip us to more fully inhabit these difficult times.”

*Feral Atlas as a Verb: Beyond Hope and Terror* Anna Tsing, 2020

<https://feralatlantia.org/?cd=true&bdtext=what-is-the-anthropocene>

## Liquid Territory

The term “**Liquid Territory**,” which I first heard used by Pelin Tan during *Threshold Infrastructure: Survival Through and With* (Esch, June 18, 2025), refers to a form of unstable space and evokes the ideas of mobility, adaptability, but also fragility, reflecting the situation of migrant people. Pelin Tan employs this notion to rethink spatiality not as a fixed framework, but as a living, relational matter shaped by social, political, and affective dynamics.

Fluids cross borders — on maps, and in our minds. Borders invisible to the naked eye here, as in the Rumelange mine, 70 m down earth, the underground border between France and Luxembourg cannot be seen — but is known, precisely. Water draws those lines too. Alzette is one of them. It rises from the Alzette pond — a peaceful name, almost pastoral, but deceptive. Barely born from a groundwater aquifer, it becomes a cross-border river between France and Luxembourg. Villerupt, Audun-le-Tiche, Esch-sur-Alzette, Luxembourg City, Mersch. Over 73 km — barely 2.7 km in France — it carries more than water: it carries responsibilities.

In 1998, French municipalities were still discharging untreated wastewater into the Alzette, a practice ongoing for over fifty years. Downstream, Luxembourg receives water burdened with human waste, nitrogen, phosphorus, and diplomatic grudges.

The liquid body becomes a witness caught between two political bodies. It took a treaty, European pressure, and the construction of a wastewater treatment plant for the river to be — perhaps — restored. But can a river truly be repaired like a road?

What once seemed like an isolated malfunction has now become systemic. In 2024, PFAS — the “forever chemicals” — contaminated drinking water at alarming levels. In January 2025, an investigation revealed that nearly all French people are exposed to these substances through tap water, often at doses exceeding 100 nanograms per liter. These persistent molecules accumulate in soil, aquifers, blood, and even umbilical cords. They persist in the landscape—therefore, do they become part of us, or do we become part of them? Who absorbs whom? Do we envy them as they never break down like we will?

“De l’eau peu jaillir le feu : une flottille militante a pris la mer dans le Finistère pour dénoncer l’emprise de Vincent Bolloré, cible d’une convergence écologiste, féministe et antifasciste.”

Mediapart, 2 juin 2025

Meanwhile, women are rising up. In Italy, Mamma no PFAS, a collective, demands justice, visibility, and reparation in the context of the Miteni trial (2025). Why is it so often them who speak out? Because they carry the waters, the care, the memories? Because they understand that water is political, intertwined with sorcery. Water preserves. It seeps through. Even when silent, deodorized, buried beneath concrete, it holds the evidence—ready to surge forth.

“L’élément qui lie ces êtres est le plus souvent l’eau, chargée elle-même des milliers de vies. Et ce n’est pas sans surprise si le bûcher fut préféré à la noyade pour l’exécution des sorcières, à la fois pour son efficacité technique et sa spectacularité, mais aussi surtout pour sa portée symbolique en opposition à

l'élément eau.”

Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, p.34, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024



Alma, Silueta en Fuego, 1975 Photograph © The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC, Courtesy Galerie Lelong, New York

## The Liquid Ghost

Here in Esch-sur-Alzette, though, the water seems to have vanished from the landscape. Buried beneath the redeveloped city center, hidden under pavements and storefronts. It no longer trickles, smells, or disturbs. Maybe that's better, some think. Because water that overflows, that smells, is seen as dirty, threatening. So we hide it, to make way for progress, for the city, for the shopping street, for technical control. From Luxembourg to Esch, it slips beneath the national anthem. Resonate in the city's name. We no longer see it, but we can still sometimes hear it.

"Wou d'Uelzecht durech d'Wisén zéit, Duerch d'Fielsen d'Sauer brécht." (Où l'Alzette arrose champs et prés, La Sûre baigne les rochers) (Where the Alzette waters fields and meadows, the Sûre bathes the rocks) These words open the poem *Ons Heemecht* ("Our Homeland"), written in 1859 by the poet Michel Lentz.

Alzette is here, it just became a liquid ghost.

Here and there, it appears to me. . On the road to my pole dance class "Let's Pole", its appearance irritates me. I pass by them, under the crushing heatwave magnified by concrete, and I ache to dive into those green pools. They look like forgotten romantic swamps in an Impressionist painting, staged by a Surrealist director in a play that you can't enter and interact with. These ghosts are caught along Lallange Street—which feels like a highway—and the backdrop of a factory, which I wish could be like a theater set, interchangeable.

Les noues se souviennent et font accueil aux luttés, rouvrant ces lits de rivières anciennes « où les eaux tendent à revenir en cas de débordements ». – Ce qui découle des noues en effet débordent. Marielle Macé, *Les noues* 2018

The swales, discreetly carved into the urban landscape, catch the rain. They welcome the overflows, the excesses, the memories. They reactivate old beds, forgotten veins. What flows from the swales spills over — like a watery memory, a slow resistance. And what if, instead of containing it, we let it sweat?

## Unbalanced Soup

Mercredi 17h00, je suis au spa, à Esch, le jour des femmes : un seul jour par semaine. Pourtant, ce lieu est un vrai paradis : sauna, hammam, bain chaud, bain froid — de l'eau partout. Des présences féminines, intergénérationnelles, une bulle d'intimité qui m'enveloppe. Il y a même du thé glacé à l'ortie, "Ortea". Mon séjour touche à sa fin, et j'aimerais tellement revenir ici. J'avais besoin d'être enveloppée.

Alors j'ai demandé au personnel comment c'étaient les autres jours, les jours mixtes. Ah oui, je ne vous ai pas dit : ici, on est "maillot de bain free".

Les réponses sont claires.

« C'est très masculin. Un peu dur, d'ailleurs. Pas de femmes.

Et comme c'est difficile d'empêcher les regards, vous savez... »

Oui, je sais.

Dès mes premiers jours à Esch, j'ai été victime de catcalling : ces interruptions dans l'espace public, surtout par des hommes.

Ces invasions verbales, minimales en apparence, sont d'une violence sourde. Elles me renvoient à mon sexe, qui doit rester discret, invisible, comme un sous-produit, un « sexe inférieur ».

Moi, ingrédient féminin, je suis un ingrédient que l'on regarde sans autorisation et que l'on pourrait arracher sans consentement.

Est-ce qu'ils savent qu'ils font partie de la même soupe que moi ?

Ces expériences urbaines ont heurté mon courage et ma naïveté. J'ai eu peur seule en forêt, en plein jour. J'ai même cherché les chiffres des agressions et des féminicides au Luxembourg. Mais un chiffre ne vaut rien. Il suffit d'une pomme pleine de pesticides pour ruiner les sols. Je ne souhaite ce sentiment à personne. Pourtant, plus de la moitié de la population l'a déjà vécu.

J'aimerais que tous les ingrédients, quel.le.s qu'ielles soient, trouvent leur place dans cette soupe. Que personne ne prenne le pas sur un autre, que leurs expressions s'équilibrent et se répondent. Et que nous ayons tous.tes le même nombre de jours au sauna pour infuser tout cela.

## Pole dance & so-u-rcelleries

Let's look at this bar.

It's cold, shiny, about 2.20 meters tall and 40 mm in diameter.

It doesn't spin on its own—only when I unlock the static mechanism. Then it turns, and I can turn with it.

The origins of pole dance, like many activities historically associated with women, are poorly documented—at least until the very end of the 20th century.

According to Wikipedia and a handful of websites, the recreational form I practice today draws its lineage from strip club culture, which itself can be traced back to the world of traveling circuses in the early 20th century, during the Great Depression. In those contexts, scantily-clad women performed around the central pole of narrow tents, swaying before a predominantly male audience.

So far, I've come across only one academic text after basic research on the internet that approaches pole dancing, through a feminist and sporting lens: *Femininity, Feminism and Recreational Pole Dancing* by Kerry Griffiths, 2015.

Griffiths is a Research Fellow at the Sport Industry Research Centre at Sheffield Hallam University, UK. In her work, she explores how pole dancing is negotiated between performance, empowerment, and gendered expectations—framing it not only as a sport, but also as a site of feminist tension and transformation.

Undulating female bodies harnessing the force of the bar are overlooked. It seems to slip through the cracks of academic research and sciences — just like the knowledge held by witches, healers, and other forgotten figures of sourcellerie.

**Sourcellerie: The set of methods some claim to possess to detect underground water sources, as well as hidden mines and treasures. (Larousse)**

In *Failles & Fuites – Precapitalist Sorcery and Modern Radiesthesia*, Chloé Pretesacque traces the shifting perceptions surrounding knowledge born of sorcery: magnetism, healing women, diviners, witches. Her work speaks to reintegrate these practices into shared narratives and assert their legitimacy as forms of popular science. To do so, she draws on feminist philosophy of science, placing it in dialogue with writings by (mâle) radiesthesiste themselves.

**Radiesthésie: Faculté de percevoir les radiations qu'émettent certains corps; procédé de détection fondé sur cette faculté.**

She shows how radiesthesia (and magnetism), also rooted in women ancestral and popular practices, managed to carve out a place among so-called modern sciences—despite the imperialist, dogmatic, and dominant rationalism, naturalism and colonialism that have prevailed since the modern era.

“La baguette du sourcier est passée des mains du paysan faiseur de puits à celle des ingénieurs, du physicien ,du savant.” *René Lacroix-à-l’Henri Manuel de radiesthésie 1935.*

“Ainsi, la professionnalisation de la discipline induit une pratique genrée de celle-ci, où les instruments sont réservés aux hommes de science, tandis que les magnétiseurs usent de leur corps, se trouvent ainsi exclus de toute littérature scientifique de l’époque.” *Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

“La baguette comme le pendule semble réservés aux mâles “ BENSAUDE VINCENT Bernadette, citée dans *Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

And just as I would use a pendulum to travel through the invisible, I use the pole to mystically lift my legs off the ground—into motion, into air, and pay attention to the fluids. But unlike the pendulum and the baguette of the radiesthesist, pole dance practice is women dominated. Not surprisingly in this world, Pole dance is not yet included in the Olympics due to lingering cultural stigma, gender bias, and the sport’s recent institutionalization, despite its athletic rigor and growing international recognition.

“The sport, which requires a level of strength, coordination, and artistry that would leave most athletes breathless, has also historically been dominated by women. By mid-2011, an estimated 95 percent of pole sports athletes were women and girls, though men’s participation increased by more than 70 percent when male categories were opened in 2017. According to the IPSF, there are now more than 3,000 athletes—aged 10 to 75—competing worldwide, each of whom are judged in line with Olympic standards.(...) (The battle for Olympic) is a long-winded, misogynistic, horrific road to hell,a long-winded, misogynistic, horrific road to hell” Katie Coates  
Katie Coates is the president of the IPSF (Internal Pole Dance Federation).

## Slip & Slide

“Toute la difficulté pour un débutant consiste à bien apprendre à tenir le pendule convenablement pour arriver à positionner les doigts automatiquement, sans devoir y réfléchir. Car si vous devez, au cours d'une recherche, penser à 36 choses à la fois, votre main ira certainement de travers et l'interprétation des mouvements sera impossible.”

*Alexandre Guy, théorie et pratique de la radiesthésie 1990, cité dans Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

Pole dancing is difficult. I can tell you one thing, I suck at it like everyone who starts. Of course we don't all have the same background, body and abilities, and if you had some gymnastics before it can sure help. It will take years after years after years, so my strength builds like a mineral in the depth of the ocean.

It's great because you can't rush it at slow pace, until I get comfortable with those muscles and the strength can follow. Maybe what feels impossible now will feel a bit less impossible in many training sessions.

But the beginning is hard. It doesn't make sense—the way I hold the pole, compared to how others do it; the tension they build, the tension they talk about. I feel like there's no tension at all. Instead, I'm just trying to stick to the pole like a static piece of chewing gum, scared of slipping, falling, or being trampled.

I am curious to find out what's that “strong grip”, what's that “pull with one hand and push with the other”, what's that “biomechanic” they are experiencing, it feels ethereal.

## Sweat Is Gold

“Et pourtant, nous transpirons, nous urinons, nous ingérons, nous menstruons, nous allaitons, nous éjaculons, nous respirons, nous pleurons, nous assimilons le monde sélectivement et nous lui restituons sélectivement ses flux.” Astrida Nemanis, *Hydroféminisme: devenir un corps d'eau. 2012 cité dans Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

With the heat of the day and the stress of falling, the bar feels like soap, I feel like soap. Sweating now is the enemy. Of course, you can use a little bit of chalk or glue on your hand but that's only temporary. I slip because I sweat. I once heard in a "pole dance for beginners" video about a technique that involves intentionally sweating before class—just enough to let it dry slightly on the skin. It's supposed to act like a protective layer, improving grip. A bit like bathing in seawater and letting the salt settle on your skin: it creates a natural, slightly sticky film that helps you hold on.

What if sweat became salt? Not a loss, not a shameful exudate but a raw material? When I sweat, I lose sodium, potassium, calcium, magnesium. Sometimes zinc. A little iron... The body is not closed. It exudes. It sweats, cries, salivates, flakes. These secretions—whether visible or invisible, voluntary or involuntary— we learned how to cover them with deodorant as they are waste, signs of dysfunction or excess. In modern Western cultures, they are often linked to shame, intimacy to hide, even pathology. Yet, both biologically and symbolically, these “exits” from the body tell another story. Human perspiration includes two types: eccrine sweat, watery and salty, helps cool the body and is usually odorless, unless it lingers. Apocrine sweat, thicker and protein-rich, is linked to emotional responses and produces stronger odors when broken down by skin bacteria.

They trace a continuity between inside and outside. Reminding us that the body is not an autonomous entity, but a porous system, crossed by exchanges, flows, transformations. Sweat deposits salt, an inner mineral, tears do too. Saliva digests, prepares, transforms. Dead skin nourishes the soil, if we let it.

Can we reintegrate these fragments into a cycle? The body would no longer be a container, but a workshop. Proof that we are in between rock and water, between skin and air. We need to reintegrate the ecosystem through 'Egology', a way of understanding the self in connection with the whole ecological system.

To envision sweat, tears, or dead skin not as residues but as raw materials opens a new paradigm: that of the body-as-resource—not in an extractivist logic, but in a cyclical perspective. If we accept that the body produces, that it composes with its environment, then it can be thought of as a miniature ecosystem, generating forms, tastes, smells, textures. Sweat becomes salt; saliva becomes ferment; skin becomes humus. Not hounous lol

“When does the cabbage end and when do you begin?” — *meditation on the cabbage and the earthworm by Dana Zoutman, 2025 Bridderhaus.*

## Hold & Spin

“Il y a des marées dans le corps, écrivait Virginia Woolf. Nous fluons et reflurons à travers l'espace et le temps, de corps en corps en corps en corps.” Némanis Astrida *Hydroféminisme devenir un corps d'eau 2012 cité dans Failles et fuites, sourcellerie précapitaliste et radiesthésie moderne, Cholé Pretesacque, éditions MagiCité, 2024*

In pole dance classes, I found again that enveloping bubble of intimacy. Between bodies that try, and look at each other with understanding and kindness. That communicates through the language of suspended movement — the expression of flow between skin and pole. A fine-tuned listening between tension and release. The body doesn't bend to the pole: it composes with it. The pole supports without constraining. The body becomes an ingredient — malleable, porous, crossed by gravitational forces, emotions, tensions. A matter in transformation, capable of expressing, through the repetition of movements, a composition that is always shifting, never the same. Lately, I've had a few nightmares with snakes. They move, undulating through grass or across water. They never attack. I wonder why I'm so afraid of their unpredictable motion?

Despite my assumptions about pole dancing being about perfectionism — A cocktail of mastered figures, repetition, and male gaze as a predominant ideal in collective narratives — there is no such thing as perfection. It's made of attempts, of going beyond each little fear, one by one's about preparing your body, your skin, your muscles, and your mind to fall, to hold to let go, switch hands, release that foot — and upside down, to feel the blood rushing to your head.

Fluid body movements against a static or spinning pole — maybe that's the goal, but it's not an endpoint. It's a state.

It can't be pinned down.

That's what fascinates me.

## In sync with Iron

Toutes les femmes de la *Bridderhaus* ont eu leurs règles le même jour. Les miennes étaient en retard, celles de Tania en avance. Je ne sais pas pour les autres, mais je sais que nos cycles se sont coordonnés. Comme si, toutes ensemble, on devait relâcher ce flux de sang chargé en fer. Peut-être qu'ils s'attirent entre eux, comme le fer qui nous retient à la terre, m'a appris Tania.

## Solubles Orties

« Vivre la Relation, c'est admettre que l'autre vous change sans vous perdre. »  
*Édouard Glissant – Poétique de la relation (1990)*

Glissant propose une identité-relation : chacun.e se transforme dans la rencontre, sans jamais s'abolir. La solubilité incarne cette idée : c'est la capacité à se dissoudre tout en subsistant, une coexistence transformative traçable. En biologie, la solubilité conditionne l'assimilation des minéraux, qui doivent parfois se transformer pour devenir absorbables — comme le fer, présent sous terre, dans le corps, mais aussi sous "l'aisselle des feuilles" de l'ortie dioïque, en grappes ramifiées.

"L'ortie a une action reminéralisante, grâce à la présence de calcium, de potassium, de silicium et de fer ; elle serait donc bénéfique en cas d'arthrose et d'ostéoporose. Aussi riche en fer qu'en vitamine C, qui augmente la biodisponibilité du fer, l'ortie est indiquée dans le traitement d'anémie." *Mise en valeur du potentiel nutritionnel et thérapeutique de l'ortie dioïque (Urtica dioïca L.) Par Amal Ait Haj Said, Ibrahim Sbai El Otmani, Sanae Derfoufi et Adnane Benmoussa, Cairn Info, 2016*

Dans notre corps, l'eau dissout minéraux et nutriments, assurant la vie. La solubilité est au cœur de la fabrication des bitters, ces élixirs amers qui capturent l'essence des plantes par macération dans l'alcool. L'alcool agit comme un solvant puissant, capable de dissoudre à la fois les substances solubles dans l'eau et celles qui se cachent dans les huiles des plantes — révélant ainsi la richesse profonde des arômes et des vertus digestives. Cette pratique remonte à bien avant la chimie moderne. Hildegarde von Bingen, abbesse et visionnaire du XIIe siècle, en fut une grande promotrice. Dans son *Physica* (ou *Liber simplicis medicinae*), elle célèbre les plantes amères, qu'elle recommande pour purifier le corps, stimuler la digestion et rétablir l'équilibre des humeurs. Pour elle, ces plantes nourrissent aussi l'âme, inscrivant leur usage dans une vision holistique où santé, nature et esprit s'entrelacent.

Un cocktail est une métaphore liquide de la solubilité : chaque ingrédient s'y dissout contribuant à une harmonie éphémère mais qui peut s'infuser dans notre mémoire sensorielle, sans plus se perdre. Sa chimie repose sur la capacité des éléments — sucre, alcool, arômes — à se mêler selon leurs affinités moléculaires. Comme dans une relation humaine ou un tissu social, chacun garde sa nature tout en participant à un ensemble transformé. La solubilité devient alors un art de la coexistence.

« We become-with each other or not at all. »  
*Donna Haraway Staying with the Trouble (2016)*

## Mine-

Minéral: se dit, comme nom masculin, des Corps inorganiques qui se trouvent à l'intérieur de la terre ou à sa surface, tels que les pierres, les métaux, les sels, les pétrifications, etc. Des échantillons de minéraux. Les animaux, les végétaux et les minéraux.

Minéraux : Ce sont des éléments chimiques ou composés inorganiques présents dans la nature. Par extension, on utilise aussi ce terme pour désigner les éléments nutritifs essentiels (comme le calcium, le fer, le magnésium) que le corps humain doit absorber en petite quantité. Ces minéraux peuvent être sous forme d'ions dissous dans l'eau, ou liés à des composés dans les aliments.

Minerais : ce qu'on juge bon d'en tirer.

Mines : les bouches ouvertes dans la terre pour aller le chercher. C'est un site d'extraction où on extrait des ressources naturelles comme les métaux, le charbon, les minéraux

Minérale: Matière, substance minérale. Sel, charbon, cristal minéral. Eau minérale. Adjectif qui qualifie un nom féminin dans laquelle un ou plusieurs minéraux sont en dissolution.

*sources: cnrtl, larousse définition, wikipedia.*

Mines, minerais, minéraux. Shay l'a dit: *Je veux du liquide. Liquide.*  
Au Luxembourg "Cash is king"!

## A Cocktail Recipe To Become A Cocktail

### *Ingrédient.e.s*

8-10 personnes prêt.e.s à transpirer

tapis de yoga, cellophane, pack d'eau, musique..

1 glacière, 8-10 Collin's glass

*Il s'agira de multiplier les proportions suivantes par le nombre de personnes transpirantes*

60 ml de glaçons d'eau minérale infusée aux graines d'orties

50 ml d'eau à l'ortie

10 ml de sirop cru de fraises des bois

10 ml de bitter à l'aspérule

5 ml de bitter au mélilot

1 feuille d'aspérule, 4 fraises des bois

Transpiration "eccrine", séchée sur la peau

### *Processus de transformation:*

"J'ai passé ce mois à m'interroger, à observer comment le corps pouvait être un élément poreux. Comment il traverse et est traversé par le paysage. Comment cette porosité nous permet de devenir, nous aussi, des ingrédients.

Aujourd'hui, j'aimerais vous proposer une expérience : participer ensemble à la recette d'un cocktail. J'ai collecté de nombreux éléments qui ont infusé cette recherche. Mais il en manque un, son sel. Pas n'importe lequel : celui contenu dans votre sueur.

Pour le récolter, il faut du temps, de l'effort, de la chaleur. Cet ingrédient est rare, précieux. Son extraction n'est pas garantie. Il se peut que certains, certaines, ne parviennent pas à le produire cette fois-ci. Il faudra alors revenir à la prochaine saison.

Pour vous accompagner dans cette récolte, vous avez à disposition quelques ustensiles : du cellophane, des tapis de yoga, de l'eau, course sur place, un DJ...

Nous allons nous donner dix minutes pour essayer de transpirer. Ensuite, en léchant une partie de votre propre peau, chacun & chacune pourra déguster le cocktail, complet. Bonne récolte!"

Au bout de 10 minutes, je me dirige vers la glacière.

Les verres sont disposés autour.

J'invite les participant.es à goûter leur sueur, je prépare les autres ingrédients et leurs fait sentir tous les composants du cocktail. Je sors les glaçons aux orties, y glisse des fraises des bois et complète les verres avec les bitters au mélilot et à l'aspérule le thé à l'ortie et les glaçons.

Une fois les verres remplis, je prends le mien et explique que je vais d'abord lécher une partie de ma peau pour y prélever un peu de sueur, puis boire une gorgée de verre. Je précise que ce geste peut être répété plusieurs fois, comme quand on ajuste

l'assaisonnement d'un plat. J'invite les participant·es à faire de même : prendre un verre, lécher un bout de leurs peau et commencer la dégustation.

Je les invite à commenter l'expérience, à décrire le goût de leur sueur, et comment ces goûts se mélangent dans notre palais. Je leur demande de trouver un nom à ce cocktail.

Une fois les verres terminés, chacun·e peut les déposer le long de la faille au sol. Nous clôturons l'expérience collectivement par un applaudissement. Mais l'installation demeure active. Les tapis restent en place, comme une invitation discrète à recommencer. Les visiteur·euses peuvent revenir, seul·es ou à plusieurs, reproduire les mouvements, transpirer, prélever leur sueur, et goûter leurs cocktails.

L'espace reste ouvert à l'expérimentation fluide.

*KULTURFABRIK, GALERIE TERRES ROUGES LE 11 JUILLET 2025 À 18H30 & 20h00 durée 30 min*

Name this cocktail? Your impressions?